

A l'intérieur de l'« Alcatraz » de Bukele ont glissé dans un **non-lieu** pour l



Le Centre de confinement du terrorisme, la méga-prison de sécurité maximale, a été inauguré par le président du Salvador il y a un an, en pleine guerre contre les gangs.

EL PAÍS

REPORTAGE

JUAN DIEGO QUESADA

ICI, il ne fait jamais nuit. Les cellules et la cour intérieure sont baignées 24 heures sur 24 d'une lumière artificielle. Les prisonniers dorment sur la tôle de lits en fer qui arrivent jusqu'au plafond. Un circuit fermé les surveille tel un dieu silencieux. Ils mangent des haricots et du riz avec les mains : les fourchettes et les couteaux pourraient se transformer en armes létales. Ils se lavent le corps et les dents dans des lavabos en pierre et se soulagent dans deux cuvettes situées au fond, à la vue de tous. Leurs sorties dans un immense couloir intérieur se limitent à un maximum de trente minutes par jour, pieds et poings systématiquement enchaînés pour les maintenir courbés et soumis quand ils marchent sur le béton lisse. Des policiers cagoulés et armés de fusils sont postés sur le toit pour les surveiller. Tout dans les installations sent le neuf ; le temps n'est pas encore passé par là.

Plusieurs fois par semaine, les détenus pratiquent la callisthénie, une série d'exercices utilisant le poids de leur propre corps pour entretenir leur masse musculaire. Ils passent le plus clair de leur temps seuls face à leurs pensées. Chaque cellule contient deux bibles placées à leur disposition. En revanche, ils ne reçoivent aucune forme d'aide spirituelle. A travers les barreaux, on aperçoit leurs crânes rasés et leurs visages tatoués. Pour s'évader, si d'aventure ils y songeaient, ils devraient franchir quatre murs de soixante centimètres d'épaisseur et trois mètres de haut, surmontés de fils barbelés. A chaque pas, le sol en gravier ferait du bruit. Ils ne connaîtront plus jamais l'amour en liberté ni, vraisemblablement, le sexe. Ils n'ont droit ni aux appels téléphoniques ni aux visites. Ils ont glissé dans un trou noir, un non-lieu pour l'éternité, froid et sinistre.

« Impossible de s'évader. Ces psychopathes vont passer le reste de leur vie derrière ces barreaux », affirme le directeur de la maison de détention, un homme costaud à lunettes, qui préfère taire son identité. Le Centre de confinement du terrorisme (Cecot), la prison de sécurité maximale du Salvador, l'Alcatraz de l'Amérique centrale, a ouvert il y a exactement un an, à Tecoluca.

Des étincelles jaillissent des yeux de Nayib Bukele lorsqu'il évoque cet endroit. En à peine vingt mois, le jeune président a mis à bas les deux principales *maras* (gangs), la Mara Salvatrucha et le Barrio 18. Avec l'état d'exception, l'armée a investi les rues et les libertés constitutionnelles ont été suspendues. Ainsi, il a obtenu l'arrestation de plus de 70.000 personnes et mis sous les verrous des jeunes de quartiers jadis infranchissables sans risquer sa vie. Le gouvernement a fait la publicité de l'établissement en diffusant des vi-

Impossible de s'évader. Ces psychopathes vont passer le reste de leur vie derrière ces barreaux

Le directeur du Cecot

”

déos à l'image des productions de Francis Ford Coppola. Elles véhiculent un sentiment de réalité dystopique qui fascine. Les visualiser est dérangeant, même s'il n'est pas facile de détourner le regard.

Cette politique de la main dure est à l'origine de la flambée de popularité de Bukele, tant dans ses frontières qu'à l'étranger. Avec 85 % des voix, il a remporté haut la main les élections présidentielles de ce 4 février et décroche un autre mandat de cinq années. L'opposition a été réduite en miettes. Soulagés après des décennies de violence, les Salvadoriens lui ont accordé le pouvoir absolu. Une notoriété qu'il a exploitée pour mettre en branle une dérive autoritaire lui permettant d'avoir la mainmise sur le pouvoir judiciaire et les forces armées. Tout prochainement, leurs effectifs vont quintupler. En somme, ce petit pays qui a connu le taux d'homicide le plus élevé au monde affiche l'un des plus faibles de la région. Bukele a promis d'atteindre les résultats du Canada. L'impénétrabilité et la somptuosité de cette prison hermétique coïncident avec la personnalité d'un président affichant un penchant pour la mégalomanie.

Dorénavant, ils exhalent de la tristesse

Pour accéder au Cecot, il faut passer par quatre postes installés dans d'immenses salles désertes couvertes de béton. Des agents au visage masqué et à l'air patibulaire procèdent à une fouille complète. Ils demandent de placer les mains derrière la tête et s'enquêtent si l'on porte des tatouages. Les portiques de sécurité sont équipés de rayons X qui mettent à nu les intestins. Le bruit des verrous des grilles de fer résonne terri-



Leurs sorties dans un immense couloir intérieur se limitent à un maximum de trente minutes par jour, pieds et poings systématiquement enchaînés pour les maintenir courbés et soumis quand ils marchent sur le béton lisse. © AFP



blement. Peu à peu, une sensation d'enfermement prend à la gorge.

Prévu pour 40.000 individus, le centre comporte huit modules contenant un nombre de détenus que les autorités refusent de préciser. Celui qui entre menotté ne reverra jamais la lumière du jour. Seule une bourrasque d'air s'infiltré par une ouverture dans le plafond, inatteignable en escaladant du fait que les murs sont lisses. Derrière les barreaux se trouvent les prisonniers les plus dangereux du pays, des tueurs à gages affichant à leur actif des dizaines de meurtres et purgeant des peines de 700 ans.

Ce soir, de leurs cellules, ils observent comme des hiboux. Immobiles, sans prononcer le moindre mot, calmes, les bras croisés, en silence. Leur crâne rasé et leurs uniformes blancs impeccablement repassés leur confèrent une apparence fantomatique. Tous les cinq jours, leur crâne passe sous le rasoir. La plupart l'ont tatoué. Les noms de leurs gangs ont été inscrits à l'encre, au cas où un doute subsisterait quant à leur ancien mode de vie. Ils scrutent d'un regard pénétrant, quoiqu'absolument pas provocateur. Ils n'ont pas l'habitude de voir des gens de l'extérieur, vêtus de tenues ordinaires. Leur vie insipide s'égrène au milieu d'uniformes gris de policiers cagoulés qui les traînent par le bras comme du bétail. Dehors, ils inspireraient la crainte, ils terrorisaient. Dorénavant, ils exhalent de la tristesse.

Ils ont « semé la douleur dans notre société »

Soudain, un bruit de serrure retentit et la porte d'une cellule s'ouvre doucement. Les gardiens appellent par leurs noms et surnoms une série de détenus, qui se frayent un chemin parmi la foule.

Ils ne connaissent que trop bien le protocole. Ils présentent docilement leurs mains et leurs chevilles afin d'être menottés. Ils sont conduits jusqu'à un mur du couloir puis placés face contre terre, à quelques centimètres du béton. Ils portent des Crocs blanches.

Le directeur du centre pénitentiaire demande au premier d'ôter sa chemise. Il exécute l'ordre, certes à grand-peine en raison des menottes, et laisse apparaître un gigantesque chiffre 8 tatoué sur sa poitrine, signe de son appartenance à un gang. Avec ses sourcils broussailleux et un autre tatouage de marteau à la main droite, le garçon assiste, la tête baissée, à l'énumération de ses délits par le responsable du pénitencier : deux homicides aggravés et association illicite. Le directeur lit une feuille sur laquelle le mot « gatillero » (tueur à gages) est souligné en rouge. Pour purger l'entièreté de sa peine, le jeune devra consacrer toute sa vie. Il n'a probablement pas plus d'une vingtaine d'années.

« Ricardo Alexander Hernández Pineda, alias El Ángel Flaco Richard », lance le directeur. « Enlève ta chemise. » Les griefs : tueur à gages, auteur d'homicide et association de malfaiteurs. Il porte aussi un chiffre 8 dans le dos et un autre sur le ventre, sous lequel est tatouée une croix, ainsi qu'une Faucheuse souriante sur le bras. Au total, il écope de 40 ans de prison. Vu son âge, il devrait attendre le crépuscule de sa vie pour retrouver la liberté.

Puis c'est le tour de Julio César Enriquez, alias Lío Killer, du gang 18 Revolucionario, à la tête entièrement tatouée et aux bras ressemblant à un tableau. La voix du directeur retentit d'un ton péremptoire : « Assassin », lui assène-t-il en pleine face. La sentence : 36 ans



Ce soir, de leurs cellules, ils observent comme des hiboux. Immobiles, sans prononcer le moindre mot, calmes, les bras croisés. Leur crâne rasé et leurs uniformes blancs impeccablement repassés leur confèrent une apparence fantomatique.

© MARVIN RECINOS/AFP